

# L'ÉTRANGÈRE

## Du même auteur

Le Bonze et la Femme transie

*Fayard, 2003*

Les Promis

*Fayard, 2005*

*EUN-JA KANG*

# L'ÉTRANGÈRE

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-111343-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À la mémoire de mes parents,  
À mes frères et sœurs,  
À tous ceux qui m'ont aidée.*



## *Première partie*





# I

« Viens, bébé », appelle d'une voix douce papa, allongé sur son futon.

Je me glisse vers lui. Il se met sur le ventre et demande :

« Bébé, monte sur mon dos et marche. J'aime que mon bébé me masse comme ça. »

Je rampe à quatre pattes au milieu de son dos, puis me redresse prudemment sur mes deux jambes. Je sens sous la plante de mes pieds la colonne vertébrale de papa et la suis, telle une piste, pour effectuer mes lents va-et-vient entre ses reins et son cou. C'est un moment délicat pour moi, partagée entre l'angoisse de faire mal à papa, déjà souffrant, et le plaisir de lui offrir la relaxation de son corps, engourdi par son long alitement.

« Que le massage de mon bébé me fait du bien ! » s'exclame par intervalles papa, tout en m'encourageant à continuer.

Je souris de me sentir dotée d'un pouvoir exclusif : personne d'autre que moi n'a le droit de monter ainsi sur le dos de papa et de s'y balader ; et je suis également la seule à qui il parle d'une voix aussi affectueuse, dépourvue de toute autorité. Maman et mes grandes sœurs s'adressent à lui avec un profond respect, mêlé de crainte. Elles ne savent pas sur quel ton papa me parle. Elles n'ont pas non plus idée de la manière dont il me gâte, car tout se passe dans la journée, quand nous sommes tous les deux seuls à la maison.

Papa reçoit beaucoup de visiteurs, tous des hommes. Les uns l'appellent « oncle » et les autres « grand frère », alors qu'ils ne sont ni mes cousins, ni mes oncles. Ils me saluent quand j'apparais : « Alors, bébé, tu tiens compagnie à ton papa ? C'est bien ! » En guise de réponse, soit je leur souris timidement, soit je me sauve pour ne revenir qu'après leur départ. Certains s'en vont très vite et d'autres restent longtemps à causer avec papa. Je ne comprends pas grand-chose de leurs conversations, même quand je les entends. Néanmoins, j'aime chaque visite, parce qu'elle anime notre journée monotone et qu'elle me permet parfois de découvrir de délicieuses nouveautés. Quand un « petit frère » apporte un paquet de viande ou une corbeille de fruits, c'est pour toute ma famille. En revanche, certains « neveux », qui ont été dans de grandes villes, viennent avec des conserves de fruits, faciles à digérer. Ces produits sont alors pour papa, qui souffre de maux d'estomac. Mais ses « neveux » ne savent pas où ces aliments partent en réalité, pas plus que maman et mes grandes sœurs, d'ailleurs, car papa n'ouvre les boîtes de conserve qu'en leur absence.

Papa verse les pêches de conserve dans un bol en faïence et le pousse avec une cuiller vers moi, tout en m'invitant :

« Tiens, bébé. C'est pour toi. »

Je n'ignore pas que ces fruits sont pour lui, mais je suis incapable de cacher mon envie. J'engloutis en quelques bouchées les morceaux de pêche et avale le sirop jusqu'à la dernière goutte. Jamais auparavant je n'ai mangé de choses aussi caressantes. En posant le bol, je lève les yeux pleins de satisfaction vers papa et surprends son regard triste, fixé sur moi. Envahie par un remords, je baisse les paupières. Papa a dû deviner mon état d'âme, car il s'empresse de dire :

« Bravo, mon bébé ! Tu as tout fini ! »

Mon sentiment de culpabilité s'envole aussitôt. Papa se lève. Moi aussi. Il me prend par la main et nous sortons dans la cour.

Notre maison, en torchis et à toit de chaume, est composée de quatre pièces alignées : une chambre pour les enfants, une grande cuisine équipée de deux âtres pour chauffer par le sol les deux chambres attenantes et faire la cuisine, une chambre pour les parents et une pièce qui sert de grenier mais qui peut se transformer en chambre à coucher durant la période chaude de l'année. De toute façon, la fonction de chaque pièce n'est pas déterminée. Par exemple, en hiver, nous prenons notre bain dans une baignoire en caoutchouc, placée devant le feu de l'âtre principal que maman continue à alimenter d'aiguilles de pin, la cuisine devenant ainsi notre salle de bains. Aussi, je dors la plupart du temps avec mes parents, souvent dans les bras de maman. J'ai en plus l'étrange habitude de chercher les seins de maman dans mon sommeil. Tantôt elle me laisse faire, tantôt elle repousse ma main. Il me semble qu'elle y fait plus attention depuis la nuit où ma main baladeuse a rencontré un autre corps nu, collé au sien. Cet obstacle massif m'a réveillée de peur. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? D'une petite voix, j'ai appelé dans le noir : « Maman ! Maman ! » Elle m'a répondu : « Oui, bébé. Tout va bien. Rendors-toi. » Sa voix suave m'a fait comprendre que cet autre corps nu était celui de papa. Rassurée, j'ai replongé dans mon sommeil.

Si notre maison a une chose à faire valoir, c'est le vaste terrain sur lequel elle est bâtie : par-devant se succèdent le long d'une allée menant à l'entrée sans portail une cour, un petit potager, une porcherie vide et une construction abritant la grange, d'un côté, et les toilettes, de l'autre ; et par-derrière s'étend un grand potager qui produit nos légumes de saison ; un long mur en torchis nous isole des voisins de gauche et une haie de bambous sert de démarcation avec nos voisins de droite dont la maison est assise sur un terrain en contrebas. Nous n'avons pas de voisins immédiats devant, où commencent les rizières, ni derrière, où à la suite de notre potager

se déploie une forêt de pins. Cet espace est largement suffisant pour exercer mes petites jambes et celles de papa malade.

Papa m'emmène faire un tour dans le grand potager qui se repose après la récolte des haricots. Je ne m'aventure jamais seule de ce côté-ci même en plein jour : j'ai très peur de l'épaisse forêt que je vois dès que je contourne notre maison. En revanche, avec papa, je défie volontiers les fantômes et les monstres qui hantent la forêt, puisque tout le monde le respecte et le craint, même quand il est affaibli par sa maladie.

Nous marchons, la main dans la main, au milieu du potager sec, chacun suivant un sillon. Soudain, papa s'accroupit. Est-il fatigué ? J'en suis inquiète. Il m'apaise aussitôt : c'est pour me prendre sur ses genoux.

« Regarde, bébé, dit-il, pointant son index. Là où se trouve la colline du Dragon, sur laquelle le soleil se lève, c'est l'est. Là-bas, du côté de la montagne de la Grande Prospérité, le sud. Et puis, du côté du mont des Cols, derrière lequel le soleil va se coucher, l'ouest. Et enfin, là où il y a la forêt de pins, c'est le nord. Tu le retiendras ?

– Oui.

– J'en suis sûr. »

Papa ne me teste pas et me caresse simplement la tête.

Cet après-midi, il fait froid. Maman travaille dans la cuisine et je suis seule avec papa dans la chambre. Je m'ennuie, mais papa ne me demande pas de le masser, parce que maman peut entrer à tout moment. Je n'ai pas de jouet en hiver, les cailloux étant gelés et les herbes sèches, lesquels nous offrent d'innombrables moyens de jouer durant les belles saisons.

Maman apporte un bol de bouillie de riz à papa, dont l'estomac n'accepte plus de riz normalement cuit, sans parler des autres céréales.

« Il faut que vous vous nourrissiez un peu », dit maman, tendant une cuiller à papa.

Ce dernier prend la cuiller et la pose à côté du bol.

« Faites un effort, prie maman.

– J’attends que ça refroidisse un peu. Vous pouvez sortir », allègue papa.

Maman retourne à ses besognes. Je regarde des yeux émerveillés le bol rempli de bouillie de riz blanc. Que c’est beau ! C’est la première fois que je vois un bol de riz aussi pur. D’ordinaire, nos bols contiennent plus d’orge que de riz. Afin d’économiser même l’orge, maman le mélange parfois avec le soja, avec le haricot ou avec les patates douces.

Papa soulève sa cuiller et la plonge dans la bouillie de riz. J’avale ma salive, tant j’ai envie de cette bouillie qui luit de blancheur. Tout à coup, papa pousse son bol vers moi.

« Tiens, bébé. C’est pour toi », chuchote-t-il de crainte que maman ne l’entende depuis la cuisine où elle travaille.

Ah non. Quand même pas. Cette bouillie est vraiment pour papa, me dis-je, sans pouvoir m’empêcher néanmoins de fixer le bol. En silence, papa me signifie de la main : « Vas-y, bébé. » Incapable d’y résister plus longtemps, je m’empare de la cuiller et prélève un peu de cette nourriture céleste. Une première cuillerée. Que c’est bon ! Ça fond dans la bouche. Et ça passe tout seul. Dire qu’on me gronde de ne jamais terminer ma petite ration. Si je ne mange pas bien, c’est parce que j’ai du mal à avaler l’orge cuite. Il faut voir avec quel appétit je vide ce grand bol de bouillie de riz.

« Mais, bébé, c’est pour ton papa malade ! dit maman, contrariée de me surprendre en plein festin.

– Laissez-la tranquille, intervient papa.

– Vous la gâtez comme ça...

– Ça suffit. Sa bouillie va rester bloquée dans sa gorge. »

Elle l’est effectivement, non pas parce que j’ai peur de maman mais parce que je suis consciente de mon tort. Je sais que maman n’a pas les moyens de faire tous les jours la bouillie de riz et que papa ne peut pas manger les mêmes choses que nous. Qu’est-ce qu’il va manger maintenant ? Je

suis au bord des larmes. Face à papa qui me défend, maman n'ose pas me gronder davantage et se retire.

« Termine », murmure papa dès que nous nous retrouvons seuls.

Je n'ai plus d'appétit mais il me semble qu'il est trop tard pour lui rendre son bol de bouillie. Je reprends donc. Des larmes roulent sur mes joues tandis que j'avale les dernières cuillerées.

## II

À mon réveil, je trouve un drap blanc étalé le long d'un mur de la chambre de mes parents.

« Viens, bébé », appelle Mi-Sun, deuxième des quatre filles et mon aînée de six ans.

Sa voix est anormalement basse, alors que, d'une nature gaie et exubérante, elle a l'habitude de parler fort, sauf en présence de papa. Or celui-ci n'est pas là.

« Qu'est-ce que c'est ? » demandé-je, indiquant du doigt le drap qui semble cacher quelque chose.

Mi-Sun me prend dans ses bras et m'emmène dans la cuisine, où se trouvent maman et Sun-Hi, troisième fille et mon aînée de trois ans. À ma vue, maman se lance vers moi et m'étreint désespérément, tout en gémissant :

« Il me laisse un bébé comme ça et s'en va... »

J'éclate en pleurs, parce que maman pleure. Mes sœurs nous entourent de leurs bras et sanglotent. Tout cela me paraît vraiment triste, sans que je comprenne pourquoi. Au fond, moi, je ne suis pas triste ; je suis plutôt préoccupée par l'absence de papa. Mes larmes sèchent donc rapidement.

« Où est papa ? » demandé-je dès que maman a l'air plus calme.

À mon grand désarroi, maman se remet à pleurer. Cela m'ennuie terriblement. J'ai l'impression qu'on me dissimule quelque chose. Je me dégage des bras de maman pour retourner dans la chambre. Mi-Sun me retient devant la porte et me dit :

« Bébé, papa est mort. »

Papa est mort. Et alors ? J'ai déjà entendu ce mot « mort », décliné de plusieurs façons : je suis morte de fatigue ; je meurs de faim ; il va mourir ; quand il sera mort. Papa est mort. Est-ce pour cela que maman et mes sœurs pleurent ? Pourquoi ? Je veux entrer dans la chambre. Mi-Sun me retient de nouveau par la main.

« Laisse-la entrer. Accompagne-la pour qu'elle ne touche pas au drap, lui dit maman.

– Non. Je ne veux pas y retourner. J'ai peur », répond Mi-Sun, lâchant ma main.

Aussitôt, je saute dans la chambre. Maman vient me rattraper devant le drap blanc.

« Non. N'y touche pas. Il faut laisser ton père en paix.

– Papa dort ? demandé-je.

– Il est mort », répond Sun-Hi depuis la porte.

Cette fois, ce mot « mort » m'interpelle. Papa ne dort pas, mais il ne bouge pas. D'ailleurs, quand il dort, il respire et son visage est découvert. Je sens que quelque chose s'est passé pendant que je dormais. J'aimerais voir le visage de papa, mais je n'ose le demander à maman de crainte qu'elle n'éclate de nouveau en sanglots.

Les bruits qui viennent du dehors nous font sortir. Nos cousins, qui habitent à quelques centaines de mètres, les anciens de notre village et nos voisins arrivent avec du matériel, qu'ils déposent dans la cour pour entrer saluer papa. Depuis la cour, je les vois soulever le drap. À l'instant, quelqu'un me tire par l'épaule et m'éloigne de la chambre. Je me retourne : c'est la maman d'In-Yang, ma copine du même âge de l'autre côté du mur en torchis. Ce matin, elle se montre extraordinairement gentille alors qu'elle est plutôt belliqueuse d'ordinaire. In-Yang étant sa fille aînée, elle est beaucoup plus jeune que ma maman, pour laquelle je suis la benjamine de ses cinq enfants. In-Yang est aussi agressive que sa maman et je dois faire très attention à ne pas la contrarier,



car à la moindre vexation elle me donne des coups. Incapable de les lui rendre, je n'ai pas d'autre solution que de pleurer, espérant que mes larmes la radoucissent. C'est elle qui me fait pleurer le plus souvent.

Les hommes, sortis de la chambre, commencent à monter un chapiteau dans notre cour. J'en suis enchantée : pour avoir suivi maman dans quelques grands événements du village, je sais qu'un chapiteau annonce une fête. Je gambade autour des mâts que les hommes sont en train de fixer. Je les gêne visiblement mais, aujourd'hui, chacun se montre patient avec moi. Même quand un monsieur me demande de me pousser un peu, c'est tout en sourire et d'un ton affable. Comme c'est merveilleux ! Mais ce n'est que le début !

Après que le chapiteau a été solidement monté, on étale sur le sol des nattes de paille de riz. Ainsi, notre cour se trouve transformée en grande salle de fête.

D'où viennent tous ces gens ? Non seulement les habitants de mon village, mais encore une foule d'individus inconnus affluent d'heure en heure chez moi. Il me semble que même maman ne les connaît pas tous, car certains déclinent leurs nom et prénom, sans oublier de préciser les relations qu'ils entretenaient avec mon « défunt » papa. « Défunt » est le mot que chaque arrivant prononce communément. J'ignore ce qu'il signifie. Tout de même, je remarque qu'on l'emploie avec déférence.

Miracle ! En fin de matinée, des hommes et des femmes déchargent des charrettes à bœuf des sacs de riz, des caisses de viandes, des seaux de poissons, des légumes et des fruits. Jamais je n'ai vu une telle quantité de nourriture. Notre cuisine et notre grenier sont pleins, et on est obligés d'en entasser une partie dans un coin de la cour. Qui nous fait cadeau de toutes ces denrées ? Car maman n'a pas les moyens d'acheter même un bol de riz. Nos voisines rinent du riz, lavent des légumes et des fruits, dont je ne connais pas tous les noms à défaut de les avoir vus auparavant, et les

épluchent. Les odeurs de viande et de poisson grillés me parviennent du côté du grand potager. J'y cours. Les hommes y ont dressé de grosses pierres pour faire du feu et installé des grils sur les unes et des chaudrons sur les autres. Notre potager est maintenant une gigantesque cuisine à ciel ouvert avec plusieurs foyers. C'est fantastique !

Les femmes commencent à servir le déjeuner. Puisqu'il n'y a pas assez de tables, elles disposent les bols et les assiettes, remplis de différents mets, à même les nattes sous le chapiteau. Qui les a prévenues ? Les bambins du village font irruption. Je ne les connais pas tous, ayant l'habitude de ne jouer qu'avec quelques garçons et filles qui habitent près de notre maison. Ils se rassemblent autour de moi, cherchent à me plaire et à rester le plus près de moi possible. On dirait qu'en une matinée je suis devenue le centre du monde.

Les nattes sont maintenant d'énormes plateaux portant le festin. Tant de mets en un temps record ! Les convives s'installent, serrés les uns contre les autres tant ils sont nombreux. Pour faire de la place aux adultes, les parents prennent leurs enfants entre leurs jambes. Un peu perdue et, soudain, triste, je reste debout : papa ne sort plus, puisqu'il est mort et, débordée, maman semble m'avoir oubliée.

« Viens, bébé », appelle à côté de moi un monsieur que je ne connais pas.

Sa voix posée et affectueuse m'inspire confiance. D'un bras, il me saisit la taille et m'installe sur ses jambes en lotus. À la manière de papa. Combien j'aime sentir ses cuisses sous mes fesses, son bras autour de mon ventre, son torse contre mon dos !

Une fois que tout le monde a pris place, les bols de riz arrivent et on peut commencer. Dans mon bol, je vois pour la première fois plus de riz que d'orge. Comme je ne sais pas encore manier les baguettes, mon gentil monsieur me sert : chaque fois que je soulève ma cuiller remplie de riz, il pose

dessus une boulette de viande, un morceau de poisson ou un légume. Que ce moment est délicieux ! Je voudrais qu'il dure longtemps. Or mon bol est déjà vide. Sans qu'on m'y ait forcée et sans que je m'en sois rendu compte. Repue, je m'aperçois enfin qu'occupé à me faire manger mon bon monsieur n'a pas encore terminé son bol de riz.

« Eun-Ja, lève-toi si tu as fini. À cause de toi, monsieur ne peut pas déjeuner tranquillement, me dit une voisine venue rajouter des plats.

– Pas du tout, Madame », lui répond mon monsieur.

Je n'ai pas envie de le quitter mais je me lève, sachant que ma voisine a raison.

« Tu peux rester, bébé », murmure mon monsieur.

En guise d'excuse, je remue la tête et me libère à regret de ses bras.

Au milieu de l'après-midi, une troupe débarque de Séoul : mon demi-frère et sa femme, mon frère, ma sœur aînée, mon oncle et sa femme, et mes cousins issus de mes deux oncles. Ils font tous partie de ma grande famille. Et pourtant, ils sont pour moi comme des inconnus. Jong-Dae, mon demi-frère, le premier enfant que papa a eu avec sa première épouse, décédée d'une épidémie de grippe, est mon aîné de vingt-quatre ans. Sa femme a un très gros ventre. Je me souviens vaguement de leur fête de mariage. Jong-Seok, le premier enfant de mes parents et mon aîné de douze ans, et Jung-Ae, ma sœur aînée qui a dix ans de plus que moi, vivent à Séoul. Je ne sais pas ce qu'ils font là-bas. Mon oncle, petit frère de papa, sa femme et mes cousins ont l'air de me reconnaître d'emblée. Moi, je ne les reconnaîtrais pas si l'on ne me les présentait pas.

Quoi qu'il en soit, à leur arrivée, l'ambiance de notre maison change complètement. Toutes les personnes présentes se taisent comme d'un commun accord et retiennent leur souffle. La chambre dans laquelle repose papa n'étant pas

assez grande pour recevoir en même temps toute ma famille venue de Séoul, mes cousins restent dehors pendant que mon oncle, sa femme, mes deux frères et ma sœur aînée sont à l'intérieur. Impressionnée par le silence, je regarde depuis la cour ce qui se passe dans la chambre, dont la porte reste ouverte. Jamais je n'aurais imaginé mon oncle, un monsieur grand et costaud, capable de verser, sans retenue, autant de larmes. Il en émane quelque chose de déchirant. À cause de lui, tout le monde éclate en sanglots. Ces cris de douleur m'ébranlent. Maintenant, je comprends : papa est mort, et c'est définitif. Je pleure, moi aussi.

Cette nuit, il fait très chaud, non seulement parce que c'est l'été, mais encore parce qu'on a allumé des feux de bois aux quatre coins de la cour pour éclairer la maison et éloigner les moustiques. Les femmes et les enfants du village sont tous rentrés chez eux. En revanche, la plupart des hommes veillent sous le chapiteau, les uns discutant et les autres jouant aux cartes. Les adultes de ma famille s'isolent assez longuement dans la chambre de mon défunt papa. Mes sœurs et mes cousins vont s'allonger dans l'autre pièce. Ils me disent de venir me coucher mais je fais la sourde oreille, car ça me plaît trop de rester sous la tente, éclairée par les feux de bois qui crépitent agréablement, pour que j'aie envie d'aller les rejoindre dans la chambre exigüe. Moi qui tremble toujours dans le noir, je n'en ai pas peur, cette nuit. Je veux profiter le plus longtemps possible de ces heures magiques qui ont débuté à mon lever, ce matin. Est-ce qu'à mon réveil, demain, le chapiteau et les nattes n'auront pas disparu ? Je crains que si, d'autant qu'ils ne sont pas à nous. Las de mon entêtement, plus personne ne m'appelle, ni ne me force à me coucher. Alors, allongée en paix sur la natte, j'écoute les hommes du village parler de papa :

« Grand frère Kang, c'était quelqu'un.

– Ah ça, oui.



